

Gilles Nadeau
ÉCOUTER. HÉRITER. ACCOMPAGNER
Préface de Gilles Routhier

Montréal, Novalis, coll. « Défis d'aujourd'hui », 2016, 240 p., 26,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



Le piège de l'accompagnateur

Dans ce livre sur « l'expérience spirituelle des hommes de la génération lyrique en phase palliative de cancer », Gilles Nadeau rend compte de quelle façon il est intervenu auprès de quatre hommes de ce groupe souvent décrié, analysé il y a vingt-cinq ans déjà par François Ricard dans son célèbre essai *La génération lyrique* (Boréal, 1992). Les « accompagnés » appartiennent aux premiers *baby-boomers*, nés dans une société marquée par le catholicisme et qui se sont détournés de l'Église pendant la Révolution tranquille, période de changements radicaux au Québec et ailleurs en Occident, révolution accentuée encore par les réformes de Jean XXIII et de Vatican II (1962).

L'ouvrage se veut « un exercice de théologie pratique chrétienne de tradition catholique » articulé autour de quatre éléments structurants d'Edward Schillebeeckx : théologie et anthropologie, médiation christologique, praxis ecclésiologique et accomplissement eschatologique. Ainsi, Nadeau cherche à dégager l'expérience spirituelle de ces hommes, l'héritage qu'ils nous laissent et la révision de la pratique pastorale d'accompagnement. Avant d'aller plus loin, il faut clarifier les notions de « spirituel » et de « religieux ». Même si pour d'aucuns l'*homo quebecensis* est réfractaire à révéler ses émotions profondes et personnelles, des études prouvent cependant sa grande fragilité, son désarroi devant une société aux changements survenus trop rapidement. De jeune idéaliste prêt à embrasser l'une ou l'autre des utopies du

moment et à participer au développement de la technobureaucratie de sa génération partageant sa vision du monde, il se mue en un individu méritant le qualificatif peu flatteur d'« adolescent ». Il cherche lui-même le sens de sa vie, se fabrique une religion « à la carte », comprend sa spiritualité de façon holistique, s'unit à l'univers où corps et esprit ne font qu'un. S'ajoute à cette « philosophie » une soif d'autonomie allant de pair avec le développement de son « potentiel », cherchant parfois un Dieu personnel et non institutionnel. L'expérience religieuse s'intériorise dans une religion invisible, à saveur mystique ; la souffrance, souvent présente dans la recherche de Dieu, est rejetée au profit du bien-être et de l'épanouissement personnels. Pour reprendre la formule de Ricard : ces « lyriques refont le monde ». Un jour, ils découvrent qu'ils sont mortels. Dès lors, l'angoisse existentielle s'installe, accompagnée de doutes, de regrets d'avoir fait fausse route, de la peur de l'inconnu, de la frénésie porteuse d'oubli les précipitant dans le pathétique et le dérisoire. Treize ans après la parution de l'essai ricardien, le verdict sur les *boomers* se fait tranchant : « Ils ont façonné la société en fonction de leurs besoins propres, sans se préoccuper du sort des plus jeunes. Et, bien assis dans les postes du pouvoir, ils gèrent l'État et les finances publiques sans se soucier des conséquences de leurs décisions : de toute façon, ils ne seront pas là quand le navire va s'échouer¹. »

Dans une perspective phénoménologique, l'auteur a posé aux interviewés la question suivante : « Vous allez mourir. Quelle est votre expérience spirituelle ? » Quatre hommes parlent, louvoient, s'excusent, font preuve d'un « moral fort » devant la mort, remercient infirmières, médecins, famille, amis de les avoir « soutenus dans l'épreuve », se comparent même au bon larron qui espère rejoindre le Christ au paradis.

La faille fondamentale de ce livre est évidente : comment prétendre que l'on tire des conclusions valables après des entrevues avec quatre *hommes* ? Nulle part il n'est question de *femmes*, sauf quelques citations des évangiles où Nadeau mentionne celles qui ont découvert le tombeau vide de Jésus. Voici les biais par où passe le discours de l'auteur qui tient pour acquise l'existence d'une souffrance spirituelle devant la mort sans s'interroger si ces quatre hommes *désirent être accompagnés*. Le lecteur est informé de souvenirs d'enfance, de services et devoirs donnés (ou non) à la société, de valeurs constantes (Dieu, le prochain, l'amour pour la famille et les amis). Et Nadeau de conclure, comme si c'était une nouveauté, que ces hommes font le deuil de leur corps, qu'ils abandonnent le connu pour l'inconnu et posent un regard *lucide* (?) sur le passé, leur volonté de « bien fermer la vie ». Ce qui demande à l'accompagnateur spirituel l'établissement d'un lien en même temps qu'une « certaine » ascèse, une « certaine » ouverture au nouveau et à l'imprévu. Ces propos dénoncent une faiblesse *certaine* tant dans l'argument que dans l'analyse. Nulle part, les citations hors contexte, sporadiques, ne sont exploitées. Le discours de l'auteur demeure celui d'un psychologue qui « sent » la souffrance de l'autre. Au lieu de poser les questions cruciales — le temps presse, la mort jette son ombre sur le malade —, il n'interprète pas mais préfère livrer ses « impressions » sur la libération de l'homme par l'homme. Quelle est la relation du malade avec Dieu ? La réponse de l'auteur est sibylline : « Il y a de l'espace pour les nuances [...] et, parfois même, des contradictions apparentes. [...] Il y a de l'espace pour la croissance. » La formulation bancale du propos mise à part, le sens des commentaires reste enveloppé d'un nimbe opaque. L'approche de la mort constitue, selon lui, une « expérience possiblement chrétienne en voie de devenir explicite, à cause de ce que provoque la maladie ».

¹ Alain Samson, *Les boomers finiront bien par crever. Guide destiné aux jeunes qui devront payer les pots cassés*, Montréal, Les éditions Transcontinental, 2005, 4^e de couv.

Nadeau dépasse son sujet en voulant établir une image positive des *boomers*. Ses nombreuses redites vont jusqu'à prêter à ses quatre interlocuteurs le rôle de « disciples de Dieu » (et du Christ, même s'il est absent des entretiens), jusqu'à donner à la maladie le pouvoir de souffler à ces hommes le « Viens, suis-moi » de Jésus. Au « réveil de la spiritualité [du mourant] », j'aimerais opposer la (re)lecture de *La colonie pénitentiaire*, où le mourant est tué par une machine détraquée, pourtant censée lui apprendre la dernière révélation sur l'au-delà au moment de la mort.

En 1992, les *boomers* avaient quarante ans. À en croire le prêtre qu'est Nadeau, lui-même un *boomer* qui œuvre à la maison Michel-Sarrazin à Québec, bon nombre des membres du groupe se meurt dans un revirement de posture complet. Contrairement à ce qu'en avait dit Samson, ils pleurent devant la mort, se confient, se font tendres, voire affectueux. Soyons réalistes : ils parlent parce que c'est leur dernière chance de se faire entendre ; bientôt, ils seront muets. À leurs questions, l'accompagnateur répond : « Je ne sais pas. »

J'aurais préféré un livre où le praticien du domaine spirituel en soins palliatifs fait preuve de plus de retenue dans son approche, où il met en veilleuse son zèle de prosélyte, respecte la liberté de l'autre et rend le regard théologal plus discret. Les préoccupations religieuses de ces quatre hommes ne forment pas nécessairement le centre de leur fin de vie. Même si Nadeau vise « une écoute pleine de compassion pure », il se heurtera nécessairement aux obstacles, construits par eux depuis des décennies, du moins face à la religion.